

Un "Psytruck" à la rencontre du public pour parler des troubles mentaux



Au marché de Villefontaine (Isère), un drôle de camion a pris place à quelques mètres des étals animés. A bord, une équipe de psys et de soignants s'apprête à partir à la rencontre du public pour le sensibiliser aux troubles mentaux.

Inédite en France, l'initiative se déroule dans le cadre des semaines d'information sur la santé mentale (du 16 au 29 mars). Le "Psytruck", le "camion des psys" en anglais, sillonne petites et grandes villes de quatre départements: l'Isère, la Drôme, la Savoie et Haute-Savoie.

Il a ainsi planté mercredi un barnum bleu bien visible, coiffé de ballons multicolores et bordé de deux fanions colorés sur lesquels on peut lire "Psytruck". Pendant qu'une partie de l'équipe offre des cafés sous la tente et renseigne les passants avec des documents étalés sur des tables, deux psychiatres partent dans les allées commerçantes.

"On dit tout de suite aux gens qu'on ne vend rien, car, autrement, ils se méfient!", sourit Julien Dubreucq, psychiatre de 31 ans à l'origine du projet.

A l'aide d'un "quiz", il tente de questionner passants et chalands sur le sujet tabou des maladies ou troubles mentaux, comme la schizophrénie, la bipolarité, la dépression, les angoisses..

"C'est la deuxième année qu'on le fait. L'an dernier, on avait touché entre 700 et 1.000 personnes. Le but c'est de faire évoluer les idées reçues qui sont encore malheureusement trop fréquentes sur les troubles psychiques et maladies mentales", explique le psychiatre, référent des Centres experts pour la schizophrénie, membre de la fondation "FondaMental", et référent au Centre de Réhabilitation psychosociale (C3R) à Grenoble.

- 20% de la population touchée -

L'idée du Psytruck, relate Julien Dubreucq, "est venue un peu d'une idée folle". "On parlait des foodtrucks", ces camions-restaurants qui se sont multipliés dans les villes françaises, et "on s'est dit: pourquoi on ne ferait pas un +Psytruck+, pour aller auprès du grand public directement!"

La démarche a séduit l'Agence régionale de santé (ARS) qui leur a alloué cette année une subvention de 7.200 euros: "l'initiative met en lumière trois aspects intéressants comme la proximité auprès des usagers,



future.artetv
Pays : France
Dynamisme : 0



[Visualiser l'article](#)

l'innovation car c'est une nouvelle façon de sensibiliser la population, et la dé-stigmatisation auprès de la population des questions de santé mentale", souligne l'ARS à l'AFP.

"Informer est important pour pouvoir repérer les malades tôt. On sait qu'en moyenne il y a un délai de diagnostic de 5 ans pour la schizophrénie et de 10 ans pour un trouble bi-polaire", les pathologies mentales affectant en moyenne 20% de la population, relève Julien Gobbo, coordinateur du Réseau handicap psychique (REHPSY), rencontré lui aussi au Psytruck.

Il s'agit aussi de "montrer que les personnes qui ont une schizophrénie (par exemple) peuvent s'en rétablir, c'est à dire avoir une qualité de vie satisfaisante, en travaillant, pour peu qu'elles soient diagnostiquées à temps", insiste Julien Dubreucq.

- C'est quoi ce truc ? -

Devant son étal de lingerie, une dame se montre méfiante quand le psychiatre l'aborde. "C'est quoi ce truc ?" s'étonne la quinquagénaire, avant de finir, comme souvent, par relater ses "soucis" personnels: "J'ai fait une dépression à la mort de ma mère l'an dernier, mon généraliste ne m'a proposé que de me bourrer de médicament!", relate-t-elle au médecin.

Elle promet qu'elle ira ensuite au "Psytruck" pour se renseigner afin de trouver une aide et des adresses si elle "rechute".

"Cela fait 10 ans que mon fils est malade. Schizophrène. Au début, on était complètement perdus, c'est le ciel qui vous tombe sur la tête. Le premier médecin qui a donné le diagnostic m'a dit: il n'y a rien à faire, il sera comme ça toute sa vie!", relate Fabienne, venue s'informer.

Elle constate les progrès réalisés depuis: "Ce qui fait souffrir ceux qui ont des proches malades, c'est l'ignorance. Quand on commence à comprendre la maladie, on arrive plus à prendre le dessus", reconnaît la mère de famille.